

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 4

Artikel: Et moi, donc !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-212803>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'avai du être tenu pè lè tsin, por cein que sè z'hàillon étant devourá à tsavon et pllein de pacot. Son bounet l'avai pe rein que d'on côté iò pouáva sè mettre avau lè z'orolhie. Et l'ètai coffo, coffo et pouai : devèssá pas s'ètre lavá du devant la guerra. Et pu lo principau affère que faut pas áobliá, l'è que lo ná lái coláve blianc et que l'ètai tot moquá, po devèssá français.

La dama lo guegne on bocon, fá la mena, quemet se cheintá mau et quand l'è que lo vái avoué lè tsandáile dèso lo ná, lái dit dinse :

— As-tu un mouchoir ? mon petit.

Lo mousse vouáite assebin la dama ein sè maufeint de li, tré son motcháo de cassetta, asse ná qu'onna panáire à fémé, lo remet dein son outra fatta, de l'autro côté de la dama, et lái repond ein niflieint :

— Oi, mà ma mère m'a défeindu de lo pritá !
MARC A LOUIS.

Et moi, donc ! — Deux employés de bureau se prennent de langue.

— Tu es le plus parfait imbécile de la création ! dit l'un.

— Je ne connais pas d'être plus idiot que toi ! réplique l'autre.

Entendant la querelle, le patron entr'ouvre la porte de son bureau :

— Pardon, messieurs, vous oubliez que je suis là !

LE « CONTEUR » DES DAMES

Certificat de beauté.

IL paraît que dans l'esthétique féminine le nombre 4 a une importance extrême.

Un dicton arabe, en effet, veut que pour qu'une femme soit belle, elle ait quatre choses noires : les cheveux, les sourcils, les cils et les prunelles ; 4 blanches : la peau, le blanc des yeux, les dents, les mains ; 4 rouges : la langue, les lèvres, les gencives et les joues ; 4 longues : le dos, les bras, les doigts, les jambes ; 4 rondes : la tête, le cou, le coude, le poignet ; 4 larges : le front, la poitrine, les yeux, les hanches ; 4 minces : le nez, les lèvres, les sourcils, les doigts.

Le langage des gants.

Dans la société anglaise, on use du langage des gants, entre amoureux, afin de dépister les indiscrétions.

Un *oui* s'exprime en laissant tomber un de ses gants.

On les roule dans sa main droite pour dire *non*.

Si l'on veut faire entendre qu'on est indifférent, on dégante à demi la main gauche.

Pour indiquer que l'on désire être suivie, on se frappe l'épaule gauche de ses gants.

« Je ne vous aime plus du tout » se prononce en se donnant de petits coups sous le menton.

Pour « je vous hais », on retourne ses gants envers.

« Je souhaiterais d'être près de vous » se dit nissant gentiment ses gants.

Pour demander si l'on est aimée, on gante la main gauche en laissant le pouce à découvert.

Si l'on veut faire ce charmant aveu : « Je vous aime », on laisse tomber les deux gants à la fois.

Pour mettre en garde : « Soyez attentifs, on nous observe », on tourne ses gants autour de ses doigts.

Si l'on veut témoigner que l'on est fâchée, on frappe de ses gants le dessus de sa main ; furieuse, on les éloigne, etc., etc.

On assure que le langage des gants a été inventé par une jeune et ravissante amoureuse qui l'a généreusement enseigné à toutes ses amies.

NOCTURNE

« Oui, vers minuit, sous mon balcon

Ayez soin de prendre une échelle. »

Tel fut le billet qu'un Gascon

Reçut un beau jour de sa belle.

A l'heure dite, au pied du mur,

Il ne manque pas de se rendre.

Mais, hélas ! on le fait attendre.

Attendre, en hiver, c'est bien dur !

Il grelotte ; il perd patience...

Un certain bruit, un contrevent

Ranime sa douce espérance.

Transporté d'amour, il s'élançait,

Sur la corniche, il est en un moment.

Jugez de sa surprise extrême !

Ce n'est point la beauté qu'il aime !

C'est un vilain homme, un mari !

[amène ;

« Je vous y prends, monsieur, quel sujet vous

Parlez, que faites-vous ici ?

— Ce que je fais ?... Sandis ! je me promène.

La portion congrue. — Tout renchérit ; chacun est obligé de se restreindre dans ses dépenses. On simplifie les menus.

— J'ai dû réduire mes dépenses, disait l'autre jour une dame. Ainsi, nous prenions le café tous les jours avec mon mari, mais j'ai été forcée de lui supprimer le sien.

COMMENT JE RÉDIGEAI UN

JOURNAL D'AGRICULTURE

(Imité de l'anglais de Marc Twain.)

I

J'ÉTAIS sans le sou, position sociale qui, pour ne pas être rarissime au XIX^e siècle n'en a pas moins de nombreux désagréments. Or, un vieux ami, directeur-rédacteur, en chef du *Nouvelliste agricole*, fatigué sans doute des mercuriales hebdomadaires et des pronostics météorologiques, m'offrit de le remplacer pendant quelques semaines. Il voulait suivre le conseil donné par lui aux vaches de ses abonnés : se mettre au vert et à l'air pur.

Vous voyez si j'acceptai. Quoique je n'eusse de ma vie lu œuvre quelconque d'agriculture et que mes connaissances en cet art pussent être comparées au bagage littéraire d'un Hottentot, je ne doutai pas une minute de mes capacités spéciales au sujet des engrais économiques et du phyloxera vastatrix.

Aussi, mon premier numéro paru, ce ne fut pas sans une émotion quasi glorieuse que je sortis du bureau de rédaction.

Un groupe d'hommes et d'enfants s'était formé dans la rue, devant la maison et, lorsque j'ouvris la porte, ces hommes et ces enfants me firent place respectueusement.

— C'est lui ! le voilà ! dit l'un deux.

Ils me dévisagèrent sans insolence, mais avec une si persistante curiosité que j'en fus presque confus.

Je saluai.

Ces gens me répondirent poliment, même avec une sorte de crainte qui ne me déplut pas.

On ne pouvait douter : Tom Sheffield était un personnage. Dr Tom Sheffield c'est moi. Donc... etc.

Le lendemain, je trouvai au bas de l'escalier un groupe plus compact encore et j'entendis très distinctement une femme — maigre, sèche, jaune, longue — dire à sa voisine — grasse, bedonnante, rouge, courte :

— Magy, regardez un peu ses yeux.

Je fis comme si je n'avais ni vu ni entendu, mais ce commencement de popularité me réjouit si fort que je résolus d'en écrire aussitôt à ma tante Kate Sanderson. Rapidement je montai le petit escalier et en m'approchant de la porte j'entendis des éclats de voix et des rires. Surpris, j'ouvre brusquement et demeure abasourdi à la vue de deux jeunes gens — d'allure

campagnarde — qui, stupéfaits eux-mêmes par ma brusque apparition, sautent par la fenêtre et... courent encore.

Sans m'occuper davantage de ces étranges personnages, je me mis au travail, mais la plume n'avait pas grincé dix fois sur le papier, qu'un très vieux monsieur avec une très longue barbe blanche se présenta dans mon cabinet. Il n'avait pas l'air aimable, ce vieux monsieur, et lorsque, sur mon invitation, il s'assit, son visage s'éclaira à peine d'un sourire mi-bienveillant, mi-ironique, mi-pitoyable... Il se découvrit cependant, mit son chapeau sur la table et sortit de ce dernier un mouchoir en soie rouge et un numéro de journal — je reconnus immédiatement le *Nouvelliste agricole*.

Après s'être épongé le front, le vieux monsieur se moucha ; après s'être mouché, le vieux monsieur essuya ses lunettes ; après avoir essuyé ses lunettes, le vieux monsieur me regarda. Tout cela très silencieusement, avec un calme décevant. J'avoue que ces préparatifs ne laissaient pas de m'intimider un tantinet. Enfin, le vieux monsieur me demanda :

— C'est vous le nouveau rédacteur de ce journal ?

Je m'inclinai en signe d'affirmation, et souris en signe de contentement. Mon sourire ne le dérida pas.

— Avant de venir ici, continua le vieux monsieur, aviez-vous jamais rédigé un journal agricole ?

— Non, monsieur, jamais. C'est mon début.

— J'en étais sûr, monsieur. Mais, au moins, avez-vous quelque expérience pratique en agriculture ?

— Aucune, monsieur.

— C'est aussi ce que je pensais, dit le vieux monsieur en mettant ses lunettes et en me regardant par dessus les verres assez longuement.

— Je veux vous lire, continua-t-il, ce que me l'a fait penser. C'est cet article de fond. Ecoutez et dites-moi ensuite si vous en êtes l'auteur. « On ne doit jamais cueillir les carottes, cela leur nuit. Il vaut mieux faire monter un petit garçon et secouer l'arbre. » Eh ! bien qu'est-ce que vous en dites ?

— Ce que j'en dis ? Mais qu'il y a là-dedans infiniment d'esprit. Je prétend qu'annuellement des millions et des millions de carottes périssent qui, si l'on avait fait monter un petit garçon pour secouer l'arbre...

— Secouez votre belle-mère ! Les arbres ne portent pas de carottes !

— Mais, monsieur, je n'ai jamais prétendu le contraire. J'ai parlé au figuré, uniquement au figuré et un quelconque habitué quelque peu au style littéraire verra de suite que le garçon devait secouer la tige.

À ces mots le vieux monsieur se leva, déchira le journal en petits morceaux, frappa des pieds et me gratifia d'une série de qualificatifs plus originaux qu'élogieux. Enfin, après m'avoir affirmé péremptoirement que j'étais plus ignorant qu'une vache et moins spirituel qu'un coq d'Inde, il sortit en brisant d'un geste satanique quelques bibelots posés sur une console. En un mot il manifesta tous les symptômes d'un mécontentement général, mais comme j'ignorais la cause de ce malaise, vous comprendrez l'impossibilité dans laquelle je me trouvais d'y porter remède.

Donc, très philosophiquement, je repris ma plume. Mais ma philosophie quiétude ne dura guère. On frappa à la porte et je vis bientôt entrer une longue créature, pâle, anguleuse, mal rasée.

Solennellement, et après m'avoir considéré d'un œil qui manquait de drôlerie, il tira de sa poche un exemplaire de notre journal et me dit :